Document généré le 28 avr. 2025 07:59

Liberté

Notes américaines (III)

Serge Fauchereau

Volume 18, numéro 6 (108), novembre–décembre 1976

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30894ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fauchereau, S. (1976). Notes américaines (III). *Liberté*, *18*(6), 159–181.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

en toute liberté

NOTES AMÉRICAINES (III)

18 octobre 73. Le matin je rencontre Robert Silver et une partie de l'équipe de la *New York Review of Books.* Dans leurs bureaux règne un désordre incroyable qui ne gagne pas, heureusement, l'organisation du journal. A la différence de la *Quinzaine littéraire,* ils ne publient que des articles qu'ils ont sollicités ou qui proviennent d'un groupe de collaborateurs fixes.

L'après-midi je travaille avec Ron Padgett et Bill Zavatsky sur les traductions de Larbaud. Plusieurs heures à éplucher les poèmes mot à mot dans un petit bar-restaurant de Broadway, « Chez George », un de ces endroits de plus en plus rares à travers le monde où l'on vous laisse tranquille devant votre café aussi longtemps que vous voulez. Travail long mais pas du tout fastidieux et qui m'a obligé à relire Larbaud avec la plus grande attention. Ron et Bill forment un étrange tandem. Ils s'entendent parfaitement et sont très dissemblables : Bill est du type bon vivant, rieur et cheveux longs, portant volontiers un bonnet de couleur à pompon ; Ron est mince, barbe et cheveux courts déjà tout gris (il n'a que trente-deux ans), lunettes et pince-sans-rire. En fin de soirée,

lorsque je reviens en voiture avec lui, il fait un détour pour me montrer de bizarres quartiers de New York ; des usines, des bâtiments, des quais de 1920-1930. Sa passion vous gagne rapidement, vous commencez à voir la beauté de ces constructions grises et ingrates.

Le soir, Angeline et Bérénice viennent de MacGraw-Hill où elles sont restées tard pour travailler ; elles passent me prendre et nous allons festoyer tous les trois dans un restaurant de Broadway, « The Library » (ainsi nommé parce que pour la clientèle artiste du coin la décoration consiste en rangées de livres reliés çà et là sur les murs ; il n'importe, la nourriture y est excellente). Bérénice veut rentrer en taxi mais Angeline et moi voulons rentrer à pied. Angeline est assez ivre et je dois être un peu éméché puisque nous entreprenons de chanter en marchant ; mais dans Broadway, cela n'a rien d'insolite. A la maison par contre, sa joie fait place à la colère je ne sais plus pourquoi et la voilà en rage pendant une heure sur un de ses sujets de colère favoris : le chat d'Helen qui avait pissé sur son lit, il y a six mois. Naturellement Helen ne se montre pas, et comme le sujet ne m'émeut point, sa colère se tourne contre moi. J'ai toutes les peines du monde à la convaincre d'aller se coucher vers les trois heures du matin, écumante contre le chat d'Helen, Valery Larbaud, MacGraw-Hill et moi.

(Sans date). Citation. Conrad à Wells : « La différence entre nous, Wells, est fondamentale. Vous vous fichez complètement de l'humanité, mais vous pensez qu'on doit l'améliorer. Moi, j'aime l'humanité, mais je sais qu'on ne peut l'améliorer. »

21 octobre. Je suis depuis hier à Princeton. C'est une petite ville pas trop désagréable et entièrement en toc, une sorte de parodie des « colleges » et des parcs d'Oxford et Cambridge. Tout cela est évidemment conçu pour les enfants de parents fortunés. On se flatte de former là l'élite de la nation ; lisez quelques personnages réellement intéressants et beaucoup de racaille de haut vol qui aura mainmise sur l'économie, les finances et la politique du pays et à qui il s'agit de donner un vernis de respectabilité. Il y a donc là des clubs très coûteux où les étudiants se rendent en dehors des cours.

Le même étudiant qui, venu à Paris ou Amsterdam, s'amuse à se déguiser en mendiant pour quémander des sous porte ici cheveux courts et tenue de ville. Je suis entré dans un de ces « colleges » de style néo-néo-gothique d'Oxford ; il y avait là une sorte de grand salon ou fumoir pour les étudiants : hauts lambris sculptés flambant neufs, fenêtres en ogive, portraits de professeurs en toge... Les étudiants sont tranquillement assis et lisent des journaux sérieux (Princeton n'est pas un haut-lieu pour la presse underground). Quand je passe certains lèvent les yeux, jettent un bref regard à mon blue jeans et à ma personne sans intérêt, et se replongent dans leur lecture. Je n'ai pas vu un seul Noir dans l'université. Les violentes émeutes d'étudiants comme à Berkeley, cela n'existe pas ici, on s'en doute.

J'ai admiré l'organisation de la très riche bibliothèque de Princeton. Pas un de ces self services qui sont un désordre incroyable parce que pour économiser du personnel et inciter — paraît-il — les gens à la lecture on les laisse circuler et fouiller dans les rayons.

22 octobre. J'ai pris l'habitude le lundi soir de passer une heure ou deux à bavarder avec une de mes étudiantes, Vanessa, une Anglo-irlandaise de vingt-sept ans exilée ici par désoeuvrement et qui a trouvé sa voie en devenant un as du hockey. Chaque lundi soir donc elle me prête sa voiture (elle ne voit pas la nuit) et nous allons quelque part dans un bistrot boire quelques verres et manger un morceau. Je ne sais pourquoi nous suivons ce rituel qui ne m'amuse pas beaucoup. Je prétends le contraire pour lui faire plaisir et puisque je vois bien qu'avec son régime sportif draconien, c'est sa seule sortie.

24 octobre. Lecture de poèmes à St Mark in the Bouwerie ; Robert Vas Dias et Diane Wakoski. J'y vais pour rencontrer Vas Dias avec qui je suis en correspondance depuis plusieurs mois sans l'avoir jamais rencontré ; il vient tout exprès du Michigan pour lire ses poèmes. En fait, s'il y a beaucoup de monde, c'est pour madame Wakoski qui est une professionnelle de la lecture de poèmes. Petite femme au visage ingrat, point trop bien bâtie, elle est elle-même le sujet favori de ses

poèmes. Cette description d'une dame paraît peu aimable, mais puisque c'est un fait central de ses poèmes, autant le dire : c'est toujours le récit de ses amours malheureuses avec quelque motocycliste ou mécanicien qui finissent par l'abandonner parce qu'elle n'est pas belle. Triste histoire en effet mais qui ne suffit pas à faire un poème valable. Une écriture bâclée et quelques gros mots par-ci par-là donnent à la lecture à voix haute un air d'authenticité. Du Paul Géraldy, du Rod McKuen pour semi-intellectuels. « Je vais vous lire un poème de mon dernier livre, *Dancing on the Grave of a Son-of-a-Bitch* »... L'assistance rit et la voilà *dansant sur la tombe d'un enfant de garce* pendant plusieurs centaines de vers parce que celui-ci l'a trompée. Le public rit, il est content. Et c'est l'entr'acte. Voici Robert Vas Dias ; on nous énumère en une brève introduction les titres de ses livres et l'auteur apparaît : assez grand, brun, moustachu, 45 ans. Lui aussi lit des poèmes, amusants pour la plupart, mais ils ont plus de tenue ; mieux écrits, ils se fondent souvent sur des jeux phonétiques et linguistiques.

Il paraît que Jerome Rothenberg me cherche ; or moi aussi je le cherche. Comme nous ne sommes grands ni l'un ni l'autre, comment nous repérer dans cette foule ? J'aperçois des visages connus : Tony Towle se glisse vers Vas Dias ; George Economou dont on voit les cheveux frisés au-dessus des autres têtes ; Rochelle Owens... En même temps que Vas Dias, je rencontre un écrivain avec qui j'ai échangé quelques lettres il y a cinq ans alors qu'il dirigeait la défunte *Stony Brook Review,* George Quasha : blond-roux, barbu, les cheveux attachés derrière la tête par un élastique, loquace et sympathique. Angeline « qui sur les flots domine », comme dit Laurent Tailhade, aperçoit enfin le petit barbu aux cheveux noués derrière que je lui ai décrit. C'est bien Jerry. La foule s'étant dispersée, la gent littéraire se rassemble et décide d'aller dans un café quelque part dans Greenwich Village. On se répartit dans trois ou quatre voitures. Nous partons à plusieurs avec George et Susan Quasha ; ils ont une fourgonnette Volkswagen dont l'arrière est occupé par un grand divan, ce qui fait qu'il n'y a que deux places assises et que les autres passagers du véhicule sont couchés !

Ajoutons qu'au-dessous du divan se trouve une véritable bibliothèque ambulante.

Jerry Rothenberg est grand connaisseur de poésie primitive traditionnelle, cette culture anonyme ancienne que possèdent toutes les civilisations. De l'ethno-poésie, comme il aime à dire. Récemment il a beaucoup travaillé sur la culture des Indiens américains et a incorporé une partie de ses compilations (outre une anthologie intitulée *Shaking the Pumpkin)* dans un gros ouvrage qu'il a composé avec Quasha et dont il m'avait montré les épreuves au mois de mai lorsqu'il était passé chez moi en France. Un amalgame structuré de textes poétiques, historiques, etc, par des anonymes ou de grands auteurs américains ; cet *America, a Prophecy,* titre d'après Blake, devrait paraître avant la fin de l'année.

Par contraste avec Rothhenberg si calme, Quasha est un enthousiaste. Bien qu'âgé seulement de 31 ans, il est connu comme le loup blanc et semble connaître tout le monde ou presque (Comme Rothenberg de ce point de vue). J'essaie de mettre de côté ma méfiance naturelle pour ceux qui sont les amis de tout le monde, injuste de ma part probablement. Ce qu'il aime, Quasha voudrait le faire partager : Olson, Duncan ou son ami Robert Kelly.

Nous rentrons tard dans la nuit, entassés dans la voiture d'Economou, après les habituelles conversations de café.

25 octobre. Une grande *party* chez Vicky et Mack Rosenthal. Accompagnés de leurs épouses, il y a là James Schevill, poète et dramaturge, Theodore Weiss, co-directeur de la *Quarterly Review of Literature,* Emile Capouya, directeur littéraire de *The Nation,* et quelques autres dont j'ai oublié les noms.

31 octobre. Ce soir, je faisais une conférence à la Maison Française de Columbia, une comparaison entre la poésie américaine et la poésie française aujourd'hui. Auparavant j'avais soupé princièrement avec Kenneth Koch, aux frais de l'université. C'est Kenneth qui devait me présenter au public ; pour cela il tenait à prendre des notes sur mes publications, etc., ce que je trouvais stupide puisqu'il me connaît bien et depuis plusieurs années.

Un public choisi de professeurs et intellectuels au milieu desquels Bill Zavatsky tranche heureusement avec son sourire et son bonnet à pompon. Un homme se présente à moi dès que j'entre dans la salle, nommé Serge Gavronsky ; il est professeur ici et vient de publier un recueil de poèmes chez Flammarion ; j'avais songé à faire un article à ce propos avant mon départ, non pour le recueil qui ne m'intéresse guère mais pour la collection où il a paru et qu'il faut encourager. Arrive un autre poète, américain cette fois, David Shapiro ; cet homme sympathique m'avait pourtant naguère envoyé une lettre rageuse et presque menaçante parce que *Les Lettres Nouvelles* avait publié un de ses poèmes sans son autorisation, dans ma traduction, et qu'il n'avait pas reçu d'exemplaire. Je lui explique qu'un exemplaire est toujours envoyé à l'éditeur, avec un petit paiement pour le texte, et que c'est donc son éditeur qui l'a égaré. Pendant ce temps (je le saurai par Bill), Gavronsky risque un « baratin » à la française auprès d'Angéline qui s'éloigne aussitôt. Enfin chacun prend place et je commence mon exposé après une introduction négligente et aigre-douce de Kenneth Koch. Je remarque que Gavronsky s'est placé près d'Angeline ; elle me dira ensuite que le cher garçon faisait de l'esprit sur ce que je disais, quand ce n'étaient pas des propos moins aimables ; mais ainsi qu'il le déclarait en prenant l'air de souffrir : « Je ne peux rien dire : c'est lui qui doit faire l'article sur mon livre dans *La Quinzaine Littéraire* », et de continuer dans cette veine puisque cela semble amuser ses voisins. (Tiens, tiens : d'où lui vient cette idée ?) Après le départ du gros du public, il y a un cocktail pour le grattin qui a bien voulu s'attarder. Je rencontre un professeur bien connu du département de français, plein de gentillesse (« Oui, dit Angeline, c'est lui qui m'avait invité chez lui et poursuivi autour de la table, comme il fait à toutes les étudiantes, à Danièle par exemple . . . » Charmant vieil homme). Un long cocktail ; des dames minaudant, Serge Gavronsky faisant jeu de mots sur jeu de mots comme un collégien. Strictement l'atmosphère des cocktails. Ce n'est la faute de personne, c'est le rite qui est ainsi. La gentillesse de Bill, de David Shapiro ou d'autres n'y peut mais. On en sort vers minuit.

1 novembre. Harpo vole dans un grand magasin. C'est le meilleur épisode d'un film tardif autrement médiocre des Marx Brothers, vu à la télévision. Capturé par des gangsters, Harpo est fouillé. Des poches de son manteau on retire des boîtes de conserve, un jambon, une enseigne de barbier, une luge, un accordéon, une jambe artificielle, un chien vivant, etc.

4 novembre. Encore une *party*. On m'invitait avec insistance depuis mon arrivée ; cette fois, ayant reçu une lettre bien calligraphiée par courrier séparé, je me sentais obligé d'y aller, ému sans doute par la calligraphie de la lettre. L'hôte était David Erdman, un spécialiste de William Blake. Ces braves gens ne m'avaient jamais vu et je ne les avais pas davantage rencontrés. Ils m'accueillent avec une joie un peu mécanique mais c'est gentil tout de même. Naturellement de tous les gens en présence, je ne connais pas un seul visage. Instinctivement, je me suis rapproché de deux personnages, un homme et une femme ; je me suis aperçu par la suite qu'ils étaient mariés ensemble et qu'ils n'étaient pas Américains mais Autrichiens. Eux aussi, je le vois bien, sont venus instinctivement vers moi. Ce n'est pourtant pas que les autres personnes de l'assemblée soient antipathiques . . . Alors, qu'est-ce qui nous fait nous reconnaître, puisque ce n'est pas la première fois que je constate le phénomène ? Une attitude en peu en retrait ou légèrement raide ? Un instinct, un atavisme spécifiquement européen ?

Tout cela prodigieusement ennuyeux. En revenant d'une brève visite à une soirée officielle qui avait lieu ailleurs, en voiture, je sentais la hanche et la cuisse de la dame autrichienne que l'étroitesse du siège plaçait contre moi ; au bout de quelques instants, je pouvais sentir la chaleur d'un autre corps vivant à travers le tissu, et je me sentais enfin un peu vivant après tant d'ennui. Je ne me suis senti vraiment vivant que plus tard seul sur la route dans ma voiture ; je songeais à l'absurdité merveilleuse d'une telle situation et je conduisais très vite en pleins phares sur une route sinueuse et étroite dans les bois ; le plaisir de la solitude la nuit dans une machine.

7 novembre. J'étais couché sur le dos écoutant du rock and roll ; je regardais le plafond, sans m'occuper d'Angeline

et Marianne. Des deux filles, l'une avait sa main dans le corsage de l'autre et fourrageait avec fébrilité. Je ressentais un peu cela comme une agression contre moi, d'autant que Marianne avait ponctué le repas auparavant de remarques déplaisantes pour un homme, clairement vu comme un être mâle, c'est-à-dire très légèrement inférieur. Au bout d'un moment l'une a dit : « Je crois que nous sommes en train de gêner Serge ». Cette ironie n'est pas juste : il est très désagréable d'être présent quand un couple, mixte ou non, se besogne, ou plus exactement je le trouvais désagréable et elles le savaient.

9 novembre. Denise Levertov lisait à l'Hôtel Hilton, en compagnie de Richard Howard et Diane Wakoski, pour une convention de professeurs texans, si j'ai bien compris ; et c'est bien pour elle seule en effet que je me suis rendu dans un de ces haut-lieux du capitalisme américain. L'Amérique a heureusement un autre visage plus sympathique. Pourquoi, quand on est Denise Levertov, un poète connu pour ses idées de gauche, ses actes de protestation, va-t-on dans le Hilton réciter des poèmes ? Gauchisme de professeur, de gosse de riche, la révolution prolétarienne vue par Philippe Sollers, Jean-Pierre Faye et quelques-uns de mes plus chers amis ? Sans doute. Et puis les Américains sont ainsi : Kenneth Koch m'emmène dans une église, St Mark in the Bouwerie où il lit des poèmes et voici que Denise Levertov me fait venir au Hilton. C'est ainsi ; j'y vais. Au cours de la lecture, c'est Diane Wakoski qui, avec des jeux de mots et quelques pelletées de sentimentalité, se taille le plus beau succès : « Je vais vous lire un poème de mon livre *Danser sur la tombe d'un enfant de garce* ... » L'effet ne rate jamais et l'assistance rit beaucoup. Denise est au contraire très sérieuse et explique avec autorité (son côté maîtresse d'école...) qu'on ne sait pas lire la poésie parce qu'on ne respecte pas la coupe en fin de vers en marquant une très légère pause avec la voix (« projective verse ») ; cela devrait intéresser l'assistance, mais elle s'en fout et ne réagit que par quelques applaudissements polis à la fin. Après la lecture il y a une réception pour le grattin de l'assistance, et en tant qu'ami de Denise je me retrouve dans ce grattin-là. En fait je passe le plus clair de

mon temps avec une blonde jeune dame de l'université de Houston qui m'abreuve de paroles et de bourbon. Elle me dit les beautés du Texas et me rappelle qu'à lui seul le Texas est plus grand que la France, la Belgique, les Pays-Bas et je ne sais quoi encore. Bigre ! Elle me met son nom et son adresse sur un petit papier ; je l'en remercie beaucoup (Mais chère Jean Phillips, qu'irais-je faire si loin, à Houston ?)

10 novembre. Je suis allé m'acheter une paire de chaussures noires sur Broadway avec Helen. Avec des semelles de crêpe ! C'est la deuxième paire en quinze jours puisque lorsque Ginette Jagust m'avait emmené faire des courses au centre commercial près de Port Jefferson je m'en étais déjà acheté une paire, noire, avec des semelles de crêpe — et tout mon caprice réside là : lorsque j'étais enfant j'avais une semblable paire de chaussures que j'ai portée pendant des années ; je les aimais beaucoup (d'ailleurs je n'en avais pas d'autres) et surtout à cause de leurs semelles ; et puis la mode du crêpe avait passé. Mais puisque la voici revenue...

11 novembre. J'ai oublié de noter que Norma a réapparu en mon absence. Seulement pour donner un livre à mon intention. Ça c'est gentil. Mais elle va partir sous peu pour aller danser à San Juan pendant plusieurs mois. Deux jours plus tard, c'est-à-dire ce matin, je lui ai téléphoné pour la remercier. Elle a proposé que je lui rende visite chez elle. Bonne idée. J'y suis allé. Nous avons bu du thé dans la cuisine où circulaient trois ou quatre gros chats noirs. Tout en bavardant, elle se prépare des pagnes et soutiens-gorge compliqués et lourdement ornementés sur lesquels elle veut bien me demander mon avis ; je suis légèrement perplexe mais je suggère tout de même de laisser pendre des chaînettes sur le ventre ainsi que je l'ai vu faire en Afrique du Nord quand j'étais enfant.

Lorsque je suis au restaurant haïtien minable, c'est maintenant en habitué. L'unique serveuse est une ex-institutrice qui ne pouvait pas gagner sa vie, pour elle et ses deux enfants, en Haïti et qui est venue comme serveuse dans ce bar restaurant de New York où elle est très contente, dit-elle. Ce soir, sur quelque geste involontaire que j'avais fait et dont je ne me souviens même pas, un type est venu me parler

en faisant des signes bizarres : il était persuadé que j'étais franc-maçon ; mes dénégations ne l'en ont point fait démordre, puisque j'ai fait « le signe ». Il y a beaucoup de maçons, me dit-il, en Haïti ; nous bavardons à ce sujet tout un moment, moi plutôt déconcerté. Il sort enfin une bouteille de whisky de sa poche pour que nous célébrions notre rencontre. Il en boit un grand coup et me passe sa bouteille à laquelle je bois à mon tour. Voilà bien la première fois de ma vie que je bois en l'honneur d'une secte religieuse, laquellle d'ailleurs, si j'ai bien compris, doit n'avoir avec ses tambours et congas (oui, oui, dit-il, beaucoup de congas) qu'un lointain rapport, je suppose, avec ce que les Occidentaux appellent franc-maçonnerie.

(Sans date). Mack Rosenthal me téléphone que son vieil ami, le poète Ramon Guthrie vient de mourir ; il avait soixante-dix-sept ans. Je ne connais guère que Mack qui soit un inconditionnel de la poésie de Guthrie, autrement à peu près inconnu — ou méconnu.

(Sur un papier daté : « 7.XI.73 entre Huntington et Penn Station. »)

Je ne m'intéresse qu'à ce que je comprends mal ; ainsi la poésie. L'horrible aveu pour quelqu'un qui se penche souvent sur la poésie ?

Le romancier vit en se projetant sur des personnages qu'il imagine. Le critique, c'est celui qui vit en littérature par l'intermédiaire des autres écrivains, comme s'il ne s'accordait pas assez d'importance pour être au centre du travail qu'il fait. Ce n'est néanmoins qu'une projection (sur Gauthier par ex.).

Dans mon cas il est évident que ce n'est pas de l'altruisme, mais une sorte d'égocentrisme dispersé, un système planétaire où le soleil a disparu, remplacé par une planète sans plus de distinction que les autres — moi.

J'ai parfois tendance à penser des choses du type : mes amis, c'est moi. Je me consacre aux autres par faiblesse, par incapacité d'exister seul (Sans doute aussi pour me les attacher : ma peur enfantine d'être abandonné qui revient lors des crises. Ceci inconsciemment, évidemment). A présent j'en ai presque fait une loi pour mon usage : personne n'est

vivant, personne n'a de vie propre qu'autant que les autres le croient, vous pensent, etc. Dans la vie cela se traduit par une panique bloquant chez moi toute fonction vitale, physique et surtout psychique, dès que je n'ai pas un minimum de personnes sur lesquelles je me fixe, un ami, un écrivain, une femme, personnes dont je dépends et qui dépendent de moi, à qui je suis réciproquement utile de ces deux façons. Et littérairement par cette conviction qu'aucune oeuvre n'a de valeur en elle-même mais qu'autant que le lecteur, l'auditeur, le spectateur (le voyeur, en somme) lui *prête vie* par quelque fréquentation, quelque communication faite de justesse et d'erreur, lui prête vie en lui donnant une partie de sa propre vie.

C'est la qualité des regards répétés qui se posent sur la Joconde qui lui conservent sa valeur de chef-d'oeuvre. Comme s'il y avait un transfert d'énergie vitale des spectateurs vers la toile qui sans eux souffrirait d'une déperdition fatale.

(Au revers de cette page, une liste d'une écriture familière)

Maxie's (B'way entre 97th et 99th)
laitue (Boston)
artichaud (3)
garlic

International (Columbus)
vint (blanc) (rouge)
farine (blanche)
heavy cream
2 cans minced clams (Doxee)
lait
l'huile (Progresso)
cheddar cheese (orange)

(Plié avec ce papier, j'avais aussi un prospectus qui m'avait été donné à l'entrée du métro 96th-Broadway : Un meeting-gala au bénéfice de Pancho Cruz : projection d'un film, exposé des derniers rebondissements de l'affaire Pancho Cruz, puis l'ensemble de percussion du Lexington Avenue Expreso. Qui est Pancho Cruz ? Le prospectus l'explique. Etudiant, fondateur d'une association pour l'indépendance des Porto-Ricains, il a été condamné le 14 décembre 1971

pour avoir possédé « une substance poudreuse blanche » dont on ne sait si c'était ou non de l'explosif : Sept ans de prison. Durant sa captivité il aurait voulu fonder un comité de prisonniers politiques porto-ricains ; à la suite de quoi il aurait été « sélectionné pour le Programme RX. Le but de ce programme est de *corriger la conduite violente* des prisonniers par différents moyens psychologiques, chimiques et chirurgicaux... » A quoi bon faire semblant de croire, dans nos pays capitalistes, que ces méthodes sont l'apanage de l'Union Soviétique ?)

Le 12 novembre. Dans un restaurant chinois de Broadway, notamment Susan et George Quasha et Angeline. Au cours de la conversation, il est question de Louis Zukofsky qui vient de s'installer à Port Jefferson. Je demande à George de me donner l'adresse de Zukofsky mais il s'aperçoit qu'il l'a oubliée chez lui. « Moi, j'ai l'adresse de Zukofsky », dit une voix venant du box derrière nous ; et cet inconnu l'a, en effet.

18 novembre. Louis et Dorothy Simpson, Saul et Marlene Galin et moi allons à East Hampton chez David Ignatow. Je constate en arrivant qu'il s'agit d'une véritable « party ». Il y a là notamment, avec d'autres collaborateurs de l'*American Poetry Review* dont Ignatow est l'un des directeurs, le poète et traducteur H. R. Hays. C'est grâce à lui que des poètes comme Lorca ou Vallejo ont été amplement traduits pour la première fois aux Etats-Unis. Il me dit que malheureusement sa renommée de traducteur a complètement fait oublier son oeuvre personnelle.

Récemment, l'*American Poetry Review* a consacré huit grandes pages à de nouvelles traductions des *Illuminations* de Rimbaud, vingt fois déjà traduites en anglais ; une autre fois, c'était une nouvelle traduction des *Elégies de Duino* de Rilke. Et ces nouvelles traductions n'apportaient rien de plus. Je proteste donc auprès d'Ignatow que la poésie française et la poésie allemande n'ont pas que des morts. Je lui dis ce que j'avais dit à Padgett, à Zavatsky traduisant Apollinaire, Desnos ou quelque classique du vingtième : que diriez-vous si au lieu de traduire Ignatow ou Padgett j'avais traduit Robinson ou Frost ? Il faut se soucier de ses contemporains,

prendre des risques ; il est trop facile de s'en tenir aux auteurs approuvés ; retraduire Rimbaud ou Rilke, c'est une attitude dans la pire tradition universitaire.

Avec Rose Ignatow qui a bu un peu plus que de raison, je vais voir le cimetière d'East Hampton ; sa façon de conduire la voiture me fait craindre qu'on n'ait plus qu'à nous y enterrer à notre tour. Dans le cimetière se trouve un très gros rocher où une plaque indique que Jackson Pollock est enterré là. A une vingtaine de mètres, une haute dalle de marbre noir se dresse toute droite ; c'est la tombe de Stuart Davis. Deux formes de simplicité, significatives de deux grands peintres américains.

Le soir, de retour à Stony Brook. Je vais passer un moment chez Julia et Arthur Miedzirzecky, un poète polonais qui enseigne au département de littérature comparée. Ruth Miller s'y trouve déjà ; mais Jan Kott, mon voisin de bureau n'a pas pu venir. Comme toujours, Artur préfère parler mélancoliquement du passé et d'amis communs restés derrière en Europe : Gyula Illyès, André Frénaud, Zbigniew Herbert... Il se réjouit beaucoup de la venue pour quelques mois de Tymoteusz Karpowicz que j'ai vu plus récemment que lui, à Gouvieux, l'an dernier. La visite de Karpowicz est pour lui un peu d'air de Pologne où il espère revenir.

19 novembre. Je suis chez Louis et Dorothy. Il y a également madame Jagust, Saul Galin et sa femme. Saul insiste en plaisantant que Louis devrait écrire un roman, un best seller, car, dit-il, c'est la seule façon de gagner de l'argent : « Et moi, si j'étais Louis, voilà ce que j'écrirais... » « Ah, non, dit Louis, il va encore me proposer l'histoire de la baleine comme sujet de roman, l'histoire d'un gars qui est fou et qui poursuit une baleine blanche en bateau... » « Non, non, cette fois c'est sérieux. L'histoire d'un poète. Et au début il y a une très belle description d'enterrement. Parce qu'il est mort... » Je trouve que c'est un mauvais début pour un best seller, et Louis proteste que si le poète est mort, alors il n'y a plus de roman. « Ah, mais laissez-moi expliquer ; tout est maintenant en flashback : son enfance et les problèmes avec son père, un avortement (très importante la scène de l'avortement !), un mariage qui s'effondre, les maîtresses,

les éditeurs... Et puis toutes les lectures de poèmes, et après les lectures, les cafés minables, les haines avec les collègues, les engagements politiques fumeux... » Saul fait le clown avec beaucoup d'art et nous voici tous improvisant des péripéties et des personnages. Louis propose Galway Dickey à la télévision tandis que j'improvise je ne sais quoi avec Gregory Ginsberghetti...

20 novembre. Sans plus d'introduction bien qu'on m'ait prévenu de son caractère ombrageux, je me suis rendu ce matin chez Louis Zukofsky qui habite à quelques pas de madame Jagust chez qui je loge à Port Jefferson. Je sonne et une petite femme menue et soupçonneuse vient m'ouvrir. Je dis en quelques mots que je suis français, que j'ai lu les oeuvres de son mari, que j'en ai même publié des traductions et que je serai content de le voir un moment. Enfin un homme maigre, cheveux blancs, circonspect apparaît. Au fond, ils sont timides l'un et l'autre ; à cause de cela la première demi-heure est atroce. Ils me disent d'entrée de jeu qu'ils ne reçoivent personne, mais que je dise aussi tout de suite qu'à sept heures du soir je me trouvais encore chez eux et encore ne suis-je parti que parce que j'avais un cours à faire à Stony Brook. Il n'y a que quinze jours qu'ils ont emménagé ici et il y a encore beaucoup de rangement à faire. Il me fait visiter la maison. Comme j'ai une voiture, je vais la chercher et nous descendons en ville faire des commissions. Très étrange de parler de littérature avec ce vieil homme très calme au milieu du super-marché Cristede. Une fois rentré, il me montre ce qui reste de sa bibliothèque dont il a vendu la majeure partie pour payer cette maison ; des ouvrages classiques grecs et latins, des classiques de la littérature mondiale, Shakespeare ou Villon ; il a également conservé ceux qui ont été ses aînés : Pound, Williams, Eliot, Cummings, Marianne Moore... Il me montre le manuscrit de la toute dernière partie de son très long poème *A* (deux gros volumes) qu'il vient d'achever.

Zukofsky vit à présent replié sur lui-même, un peu amer peut-être. Toute sa vie il a été un gagne-petit (au collège de technologie de Brooklyn, si je ne me trompe) et la recon-

naissance ne lui est venue que depuis une dizaine d'années, de poètes beaucoup plus jeunes que lui. De ses compagnons, c'est tout juste s'il admet encore Charles Reznikoff. Je suis surpris de ses jugements âpres sur George Oppen et Carl Rakosi ; surpris également que le chef de file de l'objectivisme, le rédacteur de *Des Objectivistes* dise n'avoir pas eu grand-chose à faire avec le mouvement. Parmi les jeunes écrivains, il s'intéresse seulement à Duncan et Greeley ; et peut-être un peu à Denise Levertov. De Charles Olson, il n'a rien à dire et d'ailleurs ne l'a jamais rencontré ; fier et timide, ce n'est certainement pas Zukofsky qui aurait pris l'initiative d'une rencontre. Etrange homme qui n'a guère d'égards pour ceux qui ont le plus admiré son oeuvre. Et pourtant si attachant.

22 novembre. Thanksgiving (Jour d'actions de grâce pour remercier le ciel, et depuis les pères pèlerins on fait bonne chère). A Princeton chez Mrs Goreau. On se régale de dinde aux marrons et patates douces. Il y a là toute une bande ; parmi ces gens je remarque surtout un jeune homme de vingt-sept ans qui revient de deux ans à Cuba où il était allé sous un faux nom pour ne pas attirer d'ennuis à son entourage ; cela s'est tout de même su et son père a été expulsé de l'administration où il travaillait dans une petite ville de province... Il songe pourtant à retourner à Cuba.

24 novembre. Je me rendais déjeuner chez David Noakes, le responsable de la Maison Française de NYU, près de Washington Square. J'étais en retard et j'avais pris le métro express. Pour quelque raison, je me suis trompé à la 14ème rue. Je suis descendu. J'avais mon plan de métro à la main et je suis allé vers la personne la plus proche, une dame à chapeau d'environ cinquante ans, pour lui demander mon chemin. Avant même que j'aie parlé, elle a fait un bond et s'est rapidement éloignée me laissant planté là. Je suis pourtant correctement habillé et bien rasé. Ai-je vraiment une sale tête ? J'aurais demandé à une autre personne. Mais c'est un policier qui est venu me dire : « Keep quiet, man ». Me tenir tranquille ! Toujours la peur, la peur présente partout dans New York.

Du 29 novembre au 2 décembre, à Providence, Rhode Island chez Margot et James Schevill puis chez Rosemarie et Keith Waldrop.

Le 29 je vais à un concert où Margot chante accompagnée par un petit orchestre des oeuvres de Copland, Barber, Crumb, etc. C'est la soirée inaugurale d'une série de concerts qu'elle donnera.

Le 30. Dans la matinée, j'écoute sur bande magnétique *La Mort de Webern* un poème dramatique de James, très intéressant. L'après-midi nous nous promenons tous les deux dans la ville avec Emily Dickinson (C'est son chien, un golden retriever très doux et très affectueux mais, dit son maître, le plus voleur de la Nouvelle Angleterre). La partie ancienne de la ville, autour de l'université Brown est très pittoresque. James me montre la maison qu'habita H. P. Lovecraft et celle qui est décrite dans son récit *L'Affaire Charles Dexter Ward.* Il m'explique que si Lovecraft ne sortait qu'à la nuit, c'est parce qu'il travaillait comme « ouvreur » dans un cinéma de la ville (Je verrai ce même cinéma le lendemain ; il est à présent transformé en un théâtre très moderne avec deux salles, mais l'entrée et la grande coupole à vitraux modern style ont été conservées). Il me montre aussi une maison, pas très loin de celle de Lovecraft, où Edgar Poe venait courtiser Sarah Whitman. Et des anecdotes, des quantités d'anecdotes sur l'histoire littéraire ou l'histoire tout court de cette ville. Ce Californien en sait plus que n'importe qui sur ce très *gothique* lieu ; j'emploie ce qualificatif en pensant à ses rues montueuses, à ses maisonnettes figées, mais aussi au fait que les écrivains qui y ont laissé de quelque façon leur nom attaché appartiennent plus ou moins à cette lignée du roman dit « gothique » : Poe, Lovecraft, aujourd'hui John Hawkes (Je pense en particulier à son *Gluau,* à *The Owl).* Je vais également passer une heure au musée.

Le soir de ce même jour, une « party » chez les Schevill. Il y a là John Hawkes et sa femme, le poète et traducteur Edwin Honig, les deux Waldrop et deux ou trois autres personnes ; comme toujours, dans cette sorte de rencontre, si on ne connaît pas le nom auparavant il est rare qu'on l'apprenne alors. Plus tard dans la soirée, est arrivée Angeline

qui devait rencontrer les Waldrop pour des problèmes de diffusion de leurs publications et, sans aucun doute, le plaisir de les voir. Alors que Sophie Hawkes parle peu et reste sur son quant-à-soi, Jack Hawkes, au moins ce soir-là est en grande forme, semble-t-il, et aussi gai que ses romans ne le sont guère. Pour je ne sais plus quelle raison, il entreprend une lutte à main tenue avec Angeline, avec de grands bruits de rire de leur part et de la part des spectateurs.

Le lendemain nous allons tous chez Edwin Honig puis au théâtre de Providence (j'en ai parlé plus haut) voir jouer *Alfred the Great* d'un jeune dramaturge, Israel Horowitz, une pièce bizarre qui commence comme un banal vaudeville et finit comme une sorte de Pinter particulièrement ambigu et cruel. En fin de soirée, nous allons chez les Waldrop. Depuis la dernière fois où j'y étais, les livres envahissent un peu plus les pièces, sans compter au sous-sol les réserves des livres et plaquettes qu'ils ont imprimés eux-mêmes. Nous passons une grande partie de la nuit à discuter de littérature, d'amis communs, de bottes et de n'importe quoi.

Le jour suivant, 2 décembre, je retourne au musée pour assister à une lecture de poèmes de Barbara Howes. Ennuyeux. Au cocktail qui suit, cette dame vient me dire : « On me dit que vous vous intéressez à la poésie américaine... » Quand on m'aborde ainsi, je suis toujours prudent. Je réponds donc « oui, un peu... » et je songe ensuite que j'ai dû vexer cette brave femme car elle n'insiste pas et ne me donne pas le livre qu'elle avait à la main. Mais je ne suis pas revenu pour rien au musée puisque j'ai pu y revoir la plus belle version que je connaisse de *Mlle Pogany* de Brancusi, un très grand portrait de Berthe Morisot par Manet et une tête de Mme Récamier d'une grande délicatesse. James Schevill m'emmène observer de près le *Balzac* de Rodin qui se trouve dans une cour du musée. C'est une des premières versions : un Balzac bedonnant avec un sexe-tronc fascinant qui descend entre les jambes comme une branche et va s'enraciner dans le sol à ses pieds.

Du 4 au 9 décembre à Montréal. Le prétexte de ce voyage est une conférence que je dois faire à l'université. A l'aéroport attendent Robert Marteau, Fernand Ouellette et

Gilles Marcotte. Je fais ma conférence devant un public calme et muet ou presque ; une question sur la poésie américaine, deux autres sur la poésie française. Mais Marcotte me dit qu'il ne faut pas s'en étonner car les étudiants ici ne discutent pas volontiers publiquement, dans ce genre de manifestation au moins ; j'étais tout de même un peu déconcerté. Ensuite il y a une réception chez Marcotte, des professeurs comme Paul Zumthor, des écrivains comme Antonine Maillet, dont je n'ai pas lu le roman célèbre ici, *La Sagouine,* mais dont l'accent acadien me met en joie. Nous nous rendons ensuite chez Robert. Apparaît Gaston Miron que je n'avais pas vu depuis deux ans : un peu grossi mais en grande forme, le verbe et le rire sonores. Je passe généralement pour increvable, mais devant Gaston je dois m'incliner devant un maître du genre. Sa fillette, Emmanuelle, qui l'accompagne presque toujours, ne cède en rien à son père, bavarde comme une pie qui aurait l'accent québécois et prompte à la réplique ; à vivre seule avec son père, elle en a toutes les manies et toutes les qualités d'entrain et de bonne humeur. Tous les Canadiens français — pardon, corrigeons ce concept ancien qu'ils n'aiment guère à cause de ses relents colonialistes : Tous les Québécois que j'ai rencontrés semblent pleins d'allant. Un pays neuf qui se fait, qui se fait en dépit des obstacles ; ses intellectuels n'ont pas cette calme lassitude qui caractérise les intellectuels européens.

Il y a par exemple un je ne sais quoi de désabusé en Robert Marteau qui fait qu'on le repère comme légèrement différent ; il est heureux avec Neige avec laquelle il vit depuis plus d'un an, mais il ne me cache pas que la vie lui est dure : pas de travail fixe malgré les efforts des Ouellette, Miron, Brault, etc. Il vit du travail qu'il trouve occasionnellement à la radio ou à la télévision, et il lui en coûte d'être un tant soit peu à la charge de Neige pour le moment. Il écrit, beaucoup, semble-t-il, et vient d'achever un roman, dont il ne me dit rien de plus et je n'ose pas lui demander parce qu'en France je m'étais montré le seul de ses amis pour qui son roman *Pentecôte* devait être retravaillé et cette réaction a dû lui être désagréable. Et puis être coupé du milieu français dans lequel il a toujours vécu, cela peut

fonctionner pour lui positivement ou négativement. Mais Robert donne parfois l'impression d'être exilé.

Les quelques jours à Montréal passent à bride abattue, grâce à Robert et Gaston, grâce à Fernand. Pas une soirée où l'on ne se soit couché avant deux ou trois heures du matin, propulsés à travers la nuit par l'allant de Gaston. Un seul regret, celui d'avoir eu trop peu l'occasion de rencontrer Jacques Brault, très occupé en ce moment entre son travail à l'université et des traductions de poètes américains qu'il a entreprises ; mais je reviendrai à Montréal et lui va assez souvent à Paris. Parmi les autres personnes trop peu vues, ajoutons Gérald Godin pris entre son journal *Québec Presse* et les éditions Parti Pris. Lors d'une soirée chez Paul-Marie Lapointe dans les Laurentides où Gaston me conduit, je rencontre un certain nombre d'écrivains dont le poète Gilles Hénault qui est figé dans ses goûts et attitudes vis-à-vis de la littérature et qui le reconnaît avec un brin d'humour. Quant à Lapointe, qui est un des meilleurs poètes québécois, c'est un homme effacé et plutôt décevant malgré sa grande gentillesse ; mais c'est évidemment un masque que de se réfugier dans des conversations bénignes de *party*, et d'autant plus nécessaire lorsqu'on est le maître de maison.

La ville de Montréal est très agréable. Mais j'y vivrais difficilement : on se sent mal à l'aise d'être étranger dans sa propre langue. Une fois où je me trouvais dans un grand magasin, la vendeuse francophone ne comprenait pas ce que je lui disais, mon intonation lui paraissant déroutante ; Joanne, une amie native du New Brunswick, lui a parlé avec son fort accent anglais, et cette sorte de français pourtant plus étranger que le mien, la vendeuse le comprenait. Une autre fois où je demandais la direction d'une rue à une vieille femme, celle-ci a cru que j'étais un Canadien anglais à cause de mon accent non québécois et elle s'est mise à me renseigner dans un anglais approximatif : « See ? Strit, turn tis strit. Left. See ? » Je n'ai pourtant pas la moindre difficulté à comprendre les Québécois, sauf quelques très rares expressions locales. Au fond, je soupçonne que tant la vendeuse que la vieille dame comprenaient mieux mon français qu'elles ne l'admettaient, mais pensant que j'étais un *angliche*, sans

doute voulaient-elles me signifier que mon français n'était pas si bon qu'on ne puisse me repérer comme un des *autres*... Quant à cette sorte de provincialisme dont on a parfois conscience, les écrivains le ressentent comme une gêne, mais c'est pour beaucoup sinon en totalité une situation créée par les organismes officiels et de distribution de part et d'autre de l'Atlantique ; je n'en veux pour preuve que les prix exorbitants auxquels sont vendus ici les livres français (et vice versa les livres québécois en France) pour ne rien dire du choix qui fait que tel livre sera vendu ici et non tel autre, et l'on devine dans quel sens se fait cette sélection ; et la co-édition est rendue à peu près impossible à cause des conditions scandaleuses que la plupart des éditeurs français imposent à ceux d'ici. Il y aurait tant à dire sur ces problèmes ! Mais comme disaient en choeur Gaston et Fernand un soir chez ce dernier : « Va bien falloir que ça change. »

Le 10 décembre. J'avais rencontré Barbara chez Denise Levertov à Boston ; elle travaille comme infirmière à l'université de Stony Brook où je l'ai revue deux ou trois fois. Elle m'avait invité plusieurs fois à souper chez elle et j'avais enfin accepté pour aujourd'hui. Après avoir tourné et manoeuvré pendant trois quarts d'heure dans les petites routes d'Old Field et Setauket (avec une très grosse Ford, rien qui vous mette de meilleure humeur !) j'ai fini par trouver la maison. Horreur, horreur, horreur, aurait dit Shakespeare : ils étaient là trois médecins et deux infirmières vivant ensemble aux quatre coins de cette immense bâtisse mais prenant leurs repas en commun. J'en étais malade. Et eux, habitués à vivre entre eux, me regardant comme une bête curieuse à qui on peut poser des questions mais à qui on ne sait pas très bien quoi dire. Je posais aussi quelques questions polies sur les hôpitaux ou services où ils travaillaient. Mais dans l'ensemble on s'ennuyait ferme et j'étais content de quitter cette étrange communauté. Cette sorte d'association est sans doute caractéristique de la société américaine car je n'imagine pas cela en France.

Le 11 décembre. C'est mon dernier jour de cours à l'université. Je suis invité par des étudiants à souper chez l'une d'entre eux, dame presque mûre, avec mari, trois enfants,

belle-mère, etc. Cette expérience est plus agréable qu'on pourrait croire. Vers deux ou trois heures du matin, je rentre avec une étudiante qui dort, Vanessa. Je me perds et je circule sur des routes inconnues voyant avec inquiétude baisser le niveau d'essence. Je réveille Vanessa mais elle n'a aucune idée où nous nous trouvons. Pas une station d'essence ouverte et surtout, ce qui est caractéristique de la vie américaine, personne dans les rues des bourgades et personne qui veuille répondre lorsqu'on sonne à une maison éclairée. Lorsque nous arrivons enfin et que je lui rends le volant de sa Mustang, il y a un moment de gêne ; enfin je lui tape sur l'épaule : « See you later ». Mais je sais bien que je ne la reverrai pas, ou bien quand ?

Le 12 décembre. Je me rends à une lecture de poèmes de Gary Snyder que je dois rencontrer ensuite avec George Quasha. La salle du centre Y.M.-Y.W.H.A. de la 92e rue et Lexington Avenue est très grande et pourtant comble. Un public varié de gens qui de toute évidence ne sont pas des habitués des lectures de poèmes : étudiantes qui savent qu'il faut avoir vu cela, mémères à cheveux bleus et beaux manteaux, mystiques d'occasion du mouvement obscurantiste international. Un homme élégant en costume de ville gris arrive sur la scène. Plein d'aisance : « Hello, I am Gary Snyder. » Il attire immédiatement les sympathies, la mienne y compris. Et la lecture commence. De nouveaux poèmes. Et je suis vite déçu : le pathos de mystique vague et de bons sentiments qui apparaissait parfois dans son dernier livre commence à devenir envahissant. Une chose m'insupporte peu à peu malgré ma sympathie pour l'homme, c'est le fait que tout son spectacle est parfaitement au point, comme un numéro bien réglé. De ce point de vue, c'est un maître et les spécialistes du show poétique comme Diane Wakoski ne sont que des amateurs auprès de lui. Mais enfin, il faut bien qu'il gagne sa vie, et il doit la gagner assez bien. Il peut vivre sans second métier. Tandis que nos poètes-mandarins français (je dis cela sans rien de péjoratif car j'admire devant Snyder plus que jamais leur réserve, leur pudeur), les du Bouchet, les Jean Daive, Royet-Journoud, les Veinstein et autres Bénézet, avec leurs quelques dizaines ou au mieux

leurs quelques centaines de lecteurs, s'ils n'ont pas de revenus personnels doivent avoir un métier et gratter, gratter, qui en faisant des interviews de radio, qui en corrigeant des épreuves d'impression. Il leur reste une certaine dignité, je veux dire une dignité de poète ; car Snyder a aussi la sienne mais qui pour l'observateur français traditionnel risque de s'apparenter désagréablement à celle du businessman ou du prêcheur. Il y a là deux traditions qu'il faut comprendre : celle de Mallarmé et celle de Whitman. Tout de même la situation américaine paraît quelquefois préférable, « en dépit de l'envie », et tant pis si elle pourrit quelques talents... Mais je parlais d'une lecture de poèmes de Snyder ; je devais dire un récital car à mesure que la soirée s'avance les chansons font peu à peu leur apparition, et Snyder chante d'une voix magnifique, ce qui est difficile sans accompagnement, mais, je l'ai dit, c'est un professionnel. Les poèmes, eux, exaltent la vie champêtre — pour ceux qui, comme Snyder, peuvent s'acheter quelques hectares de campagne en Californie ou en Oregon et redevenant boy-scouts, couper des rondins ou faire un feu de bois en citant des proverbes zen, toutes choses qui abondent dans l'oeuvre récente de Snyder. N'oublions pourtant pas les joies de la famille : Snyder chante une chanson dont il précise qu'elle a été composée pour son fils ou récite tel poème où il lave son fils, etc. Tout cela est bel et bon, et rassurant pour le public : voilà enfin quelqu'un qui n'est pas un de ces poètes à la prosodie complexe ou jouant d'allusions culturelles difficiles, pas non plus un de ces poètes avec des paroles très subversives à la bouche — malgré ce soir quelques jeux de mots moquant la politique américaine et des protestations contre la destruction de la nature ; cela d'ailleurs le public en raffole. *Travail, famille*... il n'y manque plus que *patrie,* mais non, Snyder est contre cela. Je ne pense pas qu'il deviendra réactionnaire comme Dos Passos vieillissant. Il pratique un anarchisme mystique à l'américaine, c'est-à-dire parfaitement inoffensif. Je ne sais pourquoi cela finit par m'impatienter tout à fait. Mais quoi, c'est l'Amérique, une autre situation sociale et littéraire. J'ai tort de laisser revenir mon oeil français pour considérer cela. Toujours est-il pourtant qu'à la fin de la soirée je

m'éclipse avec la foule, renonçant à rencontrer Snyder. Ma déception est peut-être à la mesure de mon enthousiasme quelque dix ans plus tôt lorsque j'avais traduit ses premiers poèmes en français. Je reste cependant admirateur de nombreux poèmes de *Myths and Texts* et *The Back Country*. Je ne veux pas dire que Snyder est fini — j'espère bien que non — mais qu'il paraît sur la pente de la facilité. Ce matin, quand Quasha m'a dit qu'ils m'avaient cherché après la lecture, je n'ai pas avoué que j'avais fui. Lâchement j'ai prétendu que j'étais avec une amie qui ne se sentait pas bien et que je ne voulais pas laisser rentrer seule. Cela aurait eu une autre allure si, même défiant la politesse puisque je le rencontrais pour la première fois, je lui avais dit ce que j'écris ici. Mea culpa. Quand rencontrerai-je Gary Snyder à présent ?

SERGE FAUCHEREAU